

PLOUTARCHOS, n.s.

Scholarly Journal of the
INTERNATIONAL PLUTARCH SOCIETY

Plutarchus



Plutarchus ein natürlicher maister vnd aussprechender geistlicher vberbeschreyer ein gepie-
ter vñ amircher des kaisers Trayani ist zu diser zeit an sinne vmbtinget vñ glamb-
wirdigkeit in fast großer achtung gewest. von dem Dolcantes in jener vnsungigen vñ glamb-
Plutarchus der natürlich maister ist ein mensch in de beschreyunge vñ vnsungigen vñ glamb-
ten lautter verffentlich vnd in dem heiligeit maister hat mitgen erlannt werden. vñ so fest
gewest das er leichtlich ein gepierer des kaisers hat mitgen erlannt werden. vñ so fest
chus tet sundern fleiß dem kaiser seinen unger vier ding eingepilden. nemlich vñ so fest
digkeit. sein selbs erfandter. der amblewt man gar vil bacher von mancherley materien vñ so
sachen in frechyschem vnd hochgelerter man gar vil bacher von mancherley materien vñ so
tappferheit bey Trayano angenehme begabung erlangt.

VOLUME 1 (2003/2004)

UNIVERSITY OF MÁLAGA (SPAIN)
UTAH STATE UNIVERSITY, LOGAN, UTAH (U.S.A.)

the modern specialist unsatisfied, can in any case serve as a good introduction for every none-specialist who is interested in the history of Greek culture.

GEERT ROSKAM

SAGE AND EMPEROR. *Plutarch, Greek Intellectuals, and Roman Power in the Time of Trajan (98-117 A. D.)*, ed. by P. A. Stadter & L. Van der Stockt, *Symbolae Facultatis Litterarum Lovaniensis* Vol. 29, Leuven University Press, 2002. 357 pp. ISBN 90-5867-239-5.

Deux ans après la rencontre de Chapel Hill, en juin 2000, la majorité des communications présentées sont désormais réunies dans un volume des *Symbolae* des Presses universitaires de Leuven édité par P. A. Stadter et L. Van der Stockt. Le sujet choisi invitait à s'interroger sur la manière dont Plutarque fut ou ne fut pas "un philosophe dans le siècle", pour reprendre le sous-titre de la récente biographie de J. Sirinelli. Le titre même du volume marquait bien les deux pôles de la réflexion, confrontant la conception générale des rapports du "Sage et de l'Empereur" et leur concrétisation particulière durant le règne de Trajan, va-et-vient qui se reflète dans le classement des contributions, et même à l'intérieur de chaque partie.

Celles-ci, au nombre de cinq, vont en effet de la perspective la plus historique aux considérations les plus philosophiques. Après un tableau du cadre socio-culturel à l'époque de Trajan (1. *The Greek Social and Cultural World ca 100 A. D.*, pp. 27-102 : communications de J. Dillon, E. Bowie, T. Schmidt, F.

Brenk et J. Geiger), on passe à un examen des figures du politique, séparant responsable de la cité (2. *Plutarch and the contemporary Statesman*, pp. 103-160 : A. Pérez Jiménez, L. Van der Stockt et B. Van Meirvenne) et empereur (3. *Plutarch and the Emperor*, pp. 161-242 : M. Beck, G. Roskam, G. Zecchini, M. T. Schettino, C. Pelling et P. A. Stadter). Cette troisième partie, plus nettement encore que les précédentes, oscille entre conception de l'empereur en général et cas particulier de Trajan, et prépare les deux parties suivantes, la quatrième, où le spécialiste de Plutarque a le plus à apprendre, s'attache à l'image officielle voulue par l'empereur lui-même (4. *Policy in Stone*, pp. 243-278 : G. Koepffel et M. T. Boatwright), tandis que la dernière aborde les aspects les plus philosophiques de la réflexion de Plutarque (5. *Plutarch's Philosophy in Context*, pp. 279-328 : J. Opsomer, A. Zadorojnyi¹ et P. Desideri).

Du contenu exact de ces cinq parties, P. A. Stadter donne une description brève et précise dans la seconde partie de son introduction (pp. 13-19), après avoir consacré la première à une "mise en situation" (pp. 1-13), où il rappelle les contacts de Plutarque avec le pouvoir (par ses voyages à Rome, ses amis romains, tous haut placés, ses fonctions delphiques) et les circonstances politiques de l'époque (en particulier au travers de la personnalité des empereurs). Cette seconde partie compense l'absence de résumés en tête de chaque contribution et l'on pourra commodément s'y reporter pour avoir un aperçu du point traité par chaque contributeur. Elle me permettra aussi, sans méconnaître l'intérêt de certaines études de textes précises, comme celle du chapitre 13

¹ À la copieuse bibliographie donnée sur le *De aud. poet.*, on ajoutera le long article récent de CHR. BRÉCHET, "Le *De audiendis poetis* de Plutarque et le procès platonicien de la poésie", *Revue de Philologie*, 73 (1999) 209-244.

des *Praecepta gerendae reipublicae* et de ses clusters par L. Van der Stockt, ou de l'adaptation platonicienne du thème stoïco-cynique du cosmopolitisme dans le *De exilio* par J. Opsomer, par exemple, de centrer mon compte rendu sur les contributions qui touchent de plus près aux rapports avec l'empereur, le pouvoir ou la politique impériale, et sur les difficultés que présente une juste appréciation de 'l'actualité' des œuvres de Plutarque.

Toute une série de comparaisons entre Plutarque et ses contemporains, grecs ou romains, permet de mieux cerner la physiologie singulière de notre auteur aussi bien que l'ambiance intellectuelle de ce début de siècle. Dans cette perspective, les deux premières communications, celle de J. Dillon (sur le rôle social du philosophe au II^e s.) et celle d'E. Bowie (sur l'activité littéraire en Achaïe entre 107 et 117 ap. J.-C) apparaissent comme complémentaires : le premier évoque les figures d'Ammonius, le maître de Plutarque, de Taurus, peint par Aulu-Gelle, ou du Nigrinus de Lucien, qui, si elles laissent deviner un monde philosophique sans doute plus divers que ne le suggère le singulier du titre (*the Philosopher*), mettent surtout en relief le rang social élevé de Plutarque, bien supérieur au leur, et qui lui donne une stature différente. Or ce notable a choisi, à une époque où s'épanouit la Seconde Sophistique, où plus d'un sacrifie à la poésie, "a philosophie sérieuse" (p. 51), comme le montre E. Bowie en le comparant aux autres intellectuels qui apparaissent dans ses *Propos de table* ou chez Philostrate ; construisant son exposé autour des contrastes et des influences, il développe une intéressante réflexion sur Arrien et l'influence possible de Plutarque sur l'élève d'Épictète (pp. 48-50) ; puis, venant à Favorinus, il note aussi que des natifs d'Achaïe ont pu être beaucoup plus proches du pouvoir que ne l'a été Plutarque et, pour certains, atteindre le consulat ; rappelant la critique des ambitieux

dans le *De tranqu. animi* 470 C, que Jones suggérait de dater autour de 107, notant aussi que le premier consulat connu d'un Grec est de 106 ou 108, il suggère que c'est à cette époque qu'on pourrait situer les *ornamenta consularia* décernés à Plutarque ; plus largement, me semble-t-il, ces années — où Plutarque était un peu âgé pour envisager une carrière sénatoriale, qui, en outre, ne semble pas l'avoir intéressé — apparaissent comme des années 'tournantes', où se modifie le rapport des Grecs et du pouvoir.

Sur les rapports avec Trajan, M. Beck montre de façon convaincante que l'argument de Volkmann, qui, pour nier l'authenticité de la dédicace des *Apophtegmes* à Trajan, la réduisait à une série de non sens, ne tient pas et que chaque passage s'explique et trouve des parallèles dans des traités incontestés, comme le pensait déjà F. Fuhrmann dans sa notice de la CUF (t. III, p. 5). Une expression mérite toutefois quelques précisions : δείγματα τῶν βίων καὶ σπέρματα, rendue par "the samples and seeds of their lives" dans la traduction d'ensemble du texte (p. 164), mais qui devient dans le commentaire (p. 167) "the samples and seeds of the Lives". Il faut choisir, et βίος dans ce passage, me paraît renvoyer au "genre de vie", à la conduite morale des personnages, ainsi que le suggère la première traduction, plutôt qu'aux écrits de Plutarque : comme dans la préface d'*Alexandre*, une parole permet de juger du genre de vie et contient en elle le caractère du personnage. Cette interprétation éviterait des assertions un peu aventurées sur la composition des *Vies*, dont les apophtegmes seraient les *spermata* (p. 168) : sans doute jouent-ils un rôle important dans l'ἔμφασις ἤθους, mais c'est un récit historique continu qui forme la trame dans laquelle ils viennent s'inscrire ; surtout, cette interprétation met en valeur l'intérêt moral d'un tel ouvrage, qui, sous la forme la plus succincte — un peu, *mutatis mutandis*, à la

manière de l'*Encheiridion* composé par Arrien—, résume les moments les plus exemplaires d'une vie, offrant une réponse commode à la question de savoir "ce que tel grand homme aurait fait en telle circonstance" (cf. *De prof. in virt.* 85 A-B).

Les relations avec Trajan expliqueraient aussi, selon G. Zecchini, la composition des traités politiques et en particulier, la brièveté, signe d'inachèvement, du *Maxime cum principibus* et du *Ad principem ineruditum* : c'est après avoir obtenu grâce à Sénécion les *ornamenta consularia* que Plutarque se serait mis à réfléchir à la politique locale, laissant de côté une réflexion sur le Prince qui n'intéressait pas Trajan (p. 197). Si la reviviscence des cités a de fait été encouragée par le pouvoir, une telle reconstruction, pour séduisante qu'elle soit, demeure néanmoins purement hypothétique, comme le sont les suggestions de M. T. Schettino. Selon elle, l'insistance sur l'ἀρετή de Lysandre serait un reflet de l'image de l'*Optimus* (p. 202) et dans le mélange de σεμνὸν καὶ ἐπικλές loué chez Phocion, il faudrait reconnaître deux traits caractéristiques d'Auguste, modèle dont Trajan se réclamait, σεμνόν faisant penser à *Sebastos* et ἐπικλές exaltant la clémence (pp. 205-6). Le rapprochement ne me paraît pas s'imposer *a priori* entre Auguste et Phocion, surtout pour des qualités louées **dans l'ensemble des Vies** et attendues de tout bon homme d'État —dont Trajan peut en effet être un exemplaire : tant il est délicat de faire la part exacte des idéaux personnels et de l'idéologie contemporaine, d'autant que rien ne les empêche à l'occasion de se rejoindre.

T. Schmidt (p. 67) le souligne à propos de l'image du barbare : Plutarque utilise un stéréotype 'intemporel', mais c'est aussi celui dont usent ses contemporains. Le problème qui affleure pour un thème secondaire se pose *a fortiori* pour des œuvres importantes, où se conjuguent sans doute 'air du

temps' et intérêts propres du philosophe et moraliste, comme dans le *De Iside et Osiride*, étudié par F. Brenk, où le platonicien a ses raisons pour mettre en relief la figure d'Osiris, ou encore dans la *Vie de Lycurgue*, où P. Desideri, attirant l'attention sur l'occasion que les *synkriseis*, trop souvent négligées, peuvent offrir au développement de thèmes plus actuels (p. 315), souligne la part qui, pour *Lycurgue-Numa*, y est accordée à l'éducation, à une époque où décline l'éducation familiale romaine traditionnelle et où l'intervention de l'État est à la fois une réalité et un objet de débat. Les *Vies* des héros problématiques de la fin de la République, César, Brutus et Antoine, permettent d'élargir la question : la 'banalisation' récente de cette période les rendait désormais possibles, comme le rappelle J. Geiger (p. 100 et série de références précises pour César par C. Pelling, p. 213) ; **possibles**, mais non pas obligatoires. Le cadre historique fournit les conditions nécessaires, mais non pas suffisantes. C'est sur lui sans doute que le thème du congrès invitait à porter la lumière, et il est de fait éclairant, mais comme Plutarque n'établit que rarement le lien avec le présent, le danger est grand de donner une importance exagérée au 'non-dit' ou aux 'suggestions', de privilégier à l'excès la 'clef' de l'actualité.

Il apparaît au fil de la lecture que les notions essentielles sont en effet celles d'**implicité et d'explicite, d'actualité et d'inactualité**, ce que montre bien la confrontation des communications de C. Pelling et de P. A. Stadter, peut-être plus complémentaires qu'opposées. S'appuyant sur l'analyse de la *Vie de César* —où la tonalité de l'auteur antique est mise en lumière par une brillante comparaison contrastée avec la manière de Shakespeare et le caractère 'parlant' pour ses contemporains qu'il a su donner à ses pièces romaines (pp. 214-15) —, le premier conclut à une 'inactualité volontaire', qu'il explique principalement par la prédilection de Plu-

tarque pour des catégories interprétatives intemporelles (p. 221) et qu'il rapproche de la vision de la tragédie, 'qui prend ses distances avec le particulier et préfère des thèmes plus grands et intemporels' (p. 222). Il me semble que, plutôt qu'en auteur de tragédie, qui est souvent pour lui synonyme de pathétique excessif, c'est en **philosophe**, analyste de la nature humaine éternelle, que Plutarque réfléchit afin de constituer son propre κτῆμα ἐς αἰεὶ pour reprendre la jolie conclusion de C. Pelling. Cet évitement de l'actualité peut sembler s'opposer aux mentions de Domitien dans la *Vie de Publicola* (15) et la *Vie de Numa* (19.7) qu'étudie P. A. Stadter après avoir rapproché l'*humanitas* exaltée par le *Panégyrique* de Pline et l'accessibilité affable d'un Publicola. Cet idéal, qui est déjà celui du roi hellénistique, traverse l'ensemble des *Vies* (voir mon *Histoire et Morale*, pp. 246—56), ce qui n'empêche pas qu'il reprenne en effet de l'actualité avec Trajan. Que penser alors des références **explicites** à Domitien ? Accentuent-elles le rapprochement ? Il faut noter qu'elles interviennent dans des commentaires, et non dans la narration (le centre d'intérêt de C. Pelling) : historique des temples capitolins dans *Publicola*, où Plutarque flétrit le mauvais goût ostentatoire du défunt empereur, explications sur le calendrier et les noms des mois, sans particulière nuance réprobatrice, dans *Numa*. L'insertion **dans ce type de passage** peut montrer que Domitien appartient désormais à l'Histoire plutôt qu'à l'actualité. En tout cas le rapprochement, dans la *Vie de Publicola*, entre le faste de l'empereur et la simplicité du vieux héros républicain, est laissé entièrement à la discrétion du lecteur et Plutarque se contente d'exprimer dans les deux cas son jugement. De même la lecture du couple *Solon-Publicola* comme l'association du Sage et de 'l'Empereur', ou, pour mieux dire, du philosophe et du politique, est une idée séduisante, qui mériterait d'être prolongée,

mais en sachant bien qu'elle n'est pas indiquée *expressis verbis* par Plutarque. Toutes ces suggestions montrent la richesse du thème retenu, qui est loin d'être épuisé, et qui permet d'affiner le portrait intellectuel de Plutarque. Si on ne peut lui donner sans exagération les traits d'un auteur engagé, il n'est pas non plus un auteur 'dégagé' : sa distance est celle de la réflexion, il ne s'intéresse pas à la vie de son temps "bien qu'il soit philosophe" (p. 11), mais **parce qu'il l'est**, et que le Platonicien en lui n'imagine pas de vie en dehors de la caverne.

FRANÇOISE FRAZIER

RAINER HIRSCH-LUIPOLD, *Plutarchs Denken in Bildern: Studien zur literarischen, philosophischen und religiösen Funktion des Bildhaften* (Studien und Texte zu Antike und Christentum 14), Tübingen, Mohr Siebeck, 2002, 324 p. ISBN: 3-16-147752-9.

El interés cada vez mayor de los estudiosos hacia la rica obra de Plutarco de Queronea queda reflejado en el panorama editorial en la aparición en los últimos años de gran número de artículos, volúmenes colectivos y monografías centrados en la amplia obra de este autor. Una de las más recientes aportaciones en este campo es la presente monografía de Rainer Hirsch-Luipold, *Plutarchs Denken in Bildern*, publicada como número catorce de la serie *Studien und Texte zu Antike und Christentum*.

El objeto del libro es el estudio de las relaciones que se establecen en el pensamiento y la obra de Plutarco entre *lógos* y *eikón*, entre palabra e imagen o, dicho de otra manera, el análisis del modo en que Plutarco se sirve de las imágenes para vehicular su pensamiento, es decir, del *lógos en eikóni*, según expresión del propio autor griego al comienzo de su tratado *Sobre el*